

ETC

Qu'ils soient, qu'ils étaient, qu'ils allaient être : Entrevue avec Charles Guilbert et Serge Murphy

Daniel Carrière

Art et éthique
Numéro 16, automne 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/35926ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC

ISSN 0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrière, D. (1991). Qu'ils soient, qu'ils étaient, qu'ils allaient être : Entrevue avec Charles Guilbert et Serge Murphy. *ETC*, (16), 74–76.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

QU'ILS SOIENT, QU'ILS ÉTAIENT, QU'ILS ALLAIENT ÊTRE

ENTREVUE AVEC CHARLES GUILBERT ET SERGE MURPHY



Photo : Daniel Carrière

Serge Murphy et Charles Guilbert.

Les Rendez-vous du cinéma québécois, Montréal, du 7 au 16 février 1991

Sur les 58 minutes que dure le vidéogramme de Charles Guilbert et Serge Murphy, *Sois sage ô ma Douleur*, 43 sont consacrées au dialogue. « La réalité est dans les mots »¹. Ils tissent le sentiment de complicité qui exulte de cette bande : aucun aveu n'est superflu, tous sont interchangeables. En « quelques mots », la liberté. En arrière-plan, le décor déboule, poussé par le discours dans des régions mythologiques. La bande rappelle le faux procès, juste assez surréaliste, ne se détachant pas de la réalité, où les acteurs n'actent pas, où les personnages se jouent, avant de jouer leur rôle. On devient même nostalgique, en se demandant ce qui de cette bande réfère aussi au théâtre de la rue, à la sexualité des révolutions quotidiennes : l'androgynie, sans doute. Réinscrites dans son intouchable candeur, s'y manifestent des paroles d'hommes et de femmes confrontées à la plus grande vérité de l'art : Dis-moi qui tu joues, je te dirai qui tu es. En février 1991, l'œuvre se méritait au Rendez-vous du cinéma québécois le premier prix de la Sogic pour la meilleure vidéo. Troisième œuvre à leur compte, après *Le Garçon du fleuriste* (1987) et *L'homme au trésor* (1988), ils travaillent présentement sur une quatrième bande. J'ai tenté de découvrir jusqu'où ils iraient.

Daniel Carrière : D'où vient *Le garçon du fleuriste* ?

Serge Murphy : On était sur le balcon, chez nous,

Charles et moi, une journée de semaine, l'été, il faisait très chaud, et il nous est venu l'idée de rassembler nos amis dans une construction plus ou moins imaginaire, plus ou moins fictive.

Charles Guilbert : Parmi nos amis, beaucoup de gens travaillaient ensemble. Tout le monde avait des échanges, nous on était ensemble, mais on faisait chacun de notre côté des choses assez différentes. Serge, comme peintre. Moi, comme écrivain et musicien. La vidéo nous a permis d'aller ailleurs et de trouver une forme qui n'était, ni pour l'un, ni pour l'autre, notre terrain habituel... On savait exactement dans quel ordre on allait tourner, on avait fait un scénario d'une façon assez urgente, on avait décidé de mêler des histoires vraies avec d'autres, assez abstraites, dans un ordre précis. On avait fait un découpage ; on a filmé dans cet ordre-là. C'était assez naïf. On n'est pas allé dans une salle de montage pour *Le garçon du fleuriste*... même les enchaînements ont été réalisés sur place, avec les moyens du bord.

S.M. : Dans cette bande, il y a autant de personnes que de lieux de tournage.

C.G. : On travaillait déjà avec Michel Grou à cette époque, c'est lui qui a fait la caméra et le son. Il faut avouer que tout ça s'est fait à la bonne franquette, on ne pouvait pas se payer une salle de montage. Dans cette

démarche, le rapport qu'on établit avec les décisions à prendre est intéressant. On pouvait reprendre les scènes qu'on ne jugeait pas bonnes, mais il fallait le faire tout de suite, sur place. On reculait la bande, tout simplement, et on recommençait là où il le fallait. C'était important, à l'époque, de suivre le déroulement des actions. Maintenant, on peut faire la démarche inverse.

S.M. : Et celà, même s'il n'y avait pas d'histoire. Dans *Sois sage*, il n'y a pas d'histoire non plus, mais les personnages reviennent. On peut leur donner un caractère, on peut leur imaginer une vie.

D.C. : *Dans Sois sage, vous êtes-vous servis totalement de la vie des comédiens, comme dans le Garçon du fleuriste ?*

S.M. : *Sois sage* est plus dans la fiction.

C.G. : On a fait jouer les acteurs, leurs rôles avaient tous été écrits au préalable, comme dans *L'Homme au trésor*. On s'est inspiré de rencontres qu'on a eues avec eux, certaines de leurs histoires se retrouvent dans le scénario.

S.M. : Mais aussi, on fait dire aux gens des histoires complètement fictives. Je trouvais intéressant de donner à des personnages des rôles qui ne sont pas les leurs.

C.G. : Cependant, en ce qui concerne le jeu, on se sert complètement de leur personnalité. Et ça depuis toujours. Quand on commence un projet, on sait de quoi on va parler, on connaît le thème, le sujet, la durée, ensuite, on se demande qui veut-on voir ? dans la vidéo. L'histoire vient après qu'on ait rencontré les gens.

D.C. : *Vous avez donc rencontré les 12 protagonistes de Sois sage avant d'en déterminer le récit ?*

C.G. : On a rencontré beaucoup plus de gens !

S.M. : On a fait des rencontres individuelles et des rencontres collectives, en particulier avec les filles. Un soir, elles sont venues ici, et elles ont raconté des histoires. On s'est un peu servi de ça, puis on a écrit les scènes, le scénario, les notes...

C.G. : ... qu'on leur a donnés à lire. On a retravaillé avec elles les scènes qui n'allaient pas. Au départ, *Sois sage* était un vidéo sur les très grandes filles. Les filles qui ont du chien, qui ont de l'énergie à revendre, qui veulent, qui mordent dans la vie. Puis on s'est dit qu'il y avait aussi les petites. On les a réunies, et ça a donné suite à des millions d'histoires.

S.M. : On ne pouvait pas faire un vidéo qui parlait seulement des filles. D'abord, elles parlaient des gars. Ça devenait embêtant de faire un vidéo thématique sur les filles... On a inséré des gars en contrepoint. Les gars

sont là, dans le temps, ils occupent un espace, mais ils sont beaucoup plus timides, pas faibles, mais enfin...

C.G. : ... discrets.

D.C. : *Qu'en est-il du travail avec les acteurs ? Prenons le couple d'homosexuels, dans Sois sage, par exemple ; l'un des deux acteurs n'est pas homosexuel. Comment en êtes-vous venus à le camper dans son personnage ?*

S.M. : On aime travailler avec des gens qu'on connaît bien, et ils sont tous volontaires dans *Sois sage*, ils racontent des histoires très intimes, on leur demande de raconter des choses assez profondes.

C.G. : Ils participent, ils voient ce qui se passe et ils n'ont pas peur. On essaie d'établir un climat de confiance de sorte qu'ils ne regrettent pas de se voir. On savait ce qu'on voulait qu'ils soient, eux, ce qu'ils étaient, ce qu'ils allaient être. Il y a deux types de problématique qui se sont présentés. D'abord on demandait à Patrick, qui n'est pas gai, on lui demandait de jouer le rôle d'un homosexuel. Il a été étonné... On lui faisait dire des choses comme : « ça ne marche plus entre nous deux », alors qu'on ne l'avait jamais entendu dire quoi que ce soit comme ça. On savait ce qu'on cherchait sur le plan de la fantasmagorie, on ne le trouvait pas laid, il était timide comme on le voulait, on aimait que les deux amants aient les cheveux assez pâles.

S.M. : Et puis, ils allaient contre les stéréotypes gais.

C.G. : Puis il y a l'autre type de problématique, quand on demandait aux gens de jouer trop près de ce qu'ils sont. Notre projet visait à la faire se jouer avec une distance complète par rapport à ce qu'elle était dans son être le plus intime. C'était d'autant plus fou que tout était écrit à l'avance.

S.M. : Ça devenait de la fiction dans la non-fiction. Il n'y a pas beaucoup d'acteurs qui se disent à cent pour cent, dans cette bande, comme elle le fait. Patrick n'est pas gai, il ne dirait jamais des choses comme celles qu'il a dites. Il n'a pas le sens du drame et on lui a fait jouer un rôle dramatique. C'est absolument le contraire de ce qu'on perçoit de lui. Il y en a d'autres chez qui on sent leur caractère, comme Sylvie, la grande, ce qui compte chez elle c'est le ton, la manière. Elle pouvait dire presque n'importe quoi. Ne comptait que l'emphase, l'énergie.

C.G. : Au tournage, on a beaucoup travaillé avec les comédiens. Ils ont tous quelque chose d'assez naturel, et ils sont capables de jouer.



Sylvie Bienjonetti dans *Sois sage à ma douleur*. Photo : Danielle Hébert.

D.C. : Engager un acteur professionnel ou demander à un ami de jouer dans sa bande fait toute la différence. Est-ce que c'est spécifique à la vidéo, le non-acteur ? Ou est-ce une question de moyens ? Dans *Sois sage*, peut-on dire que c'est une question de choix, le fait de travailler avec des gens qui n'ont pas nécessairement l'expérience de la caméra, ou de la notion d'interprétation ?

C.G. : Ce n'est absolument pas une affaire de moyens, parce qu'on en connaît des comédiens, et on ne les engagerait jamais !

S.M. : Un comédien jouerait trop par rapport aux autres.

C.G. : C'est vrai ce que tu dis. En vidéo, on retrouve souvent les gens qui font partie de l'entourage du réalisateur, mais je pense aussi que le personnage, le comédien, est rarement au centre du travail.

D.C. : Il ne l'est jamais !

C.G. : Pour nous, le comédien vient en premier lieu.

S.M. : Avec les acteurs, on travaille comme avec des matériaux.

D.C. : J'aimerais qu'on parle de l'écriture, dans *Sois sage*.

S.M. : On écrit presque tout depuis la deuxième bande, *L'Homme au trésor*.

C.G. : Il y a l'écriture des dialogues, et l'écriture comme thème, qui est présent depuis le début.

S.M. : La peinture et les arts visuels viennent compléter les scènes, s'insèrent entre les dialogues. Ils font partie de la mise en scène, de la conception. L'écriture c'est le

texte, c'est normal que les gens en parlent beaucoup : ils veulent écrire.

D.C. : *Où ils sont entraînés à écrire, 11 des 12 protagonistes de Sois sage sont écrivains, ou ils veulent le devenir.*

S.M. : Tandis que l'art visuel, on n'en parle pas, on le montre.

C.G. : Depuis le début, dans nos bandes, l'art est en train de se faire, les protagonistes ne parlent que de ça dans *Le Garçon du fleuriste*, à travers les discours...

S.M. : ... qui est une réflexion sur le travail de l'artiste.

C.G. : Dans *L'Homme au trésor*, on ne retrouve aussi que des écrivains. Dans *Sois sage*, les gens

parlent de leur travail d'écrivain mais pas du fait qu'ils écrivent, dans le fond ; c'est même secondaire. Le fait qu'ils veulent s'exprimer a davantage d'importance. On trouvait comique que sur 12 personnages, 11 voulaient s'exprimer par la parole. C'est com-me un syndrome. Dans la société, c'est épouvantable de voir comment tout le monde veut s'exprimer. Mais personne n'écoute. On sent chez certains qu'ils peuvent parler toute une soirée et qu'ils n'ont pas besoin d'une écoute attentive. Nous-mêmes, on veut parler, les égo sont tellement forts, tout le monde a tellement envie de parler. Il y a un aspect comique là-dedans, et dramatique aussi.

S.M. : L'humour permet de rendre ça moins lourd, parce que le propos de *Sois sage* est quand même assez lourd. Les gens rient beaucoup quand ils voient *Sois sage*, parce qu'ils s'identifient aux personnages.

C.G. : La scène de la noyade, par exemple, les gens rient parce qu'ils sentent que c'est arrivé à la personne qui la raconte et ça paraît qu'elle cherche ses mots pour raconter son histoire. Même la mort devient comique.

S.M. : Le rire nous permet d'échapper au réel.

C.G. : J'aime bien que dans un discours il y ait plusieurs intentions, que ça ne se situe pas seulement à un seul niveau, pour qu'il y ait toujours une certaine distance critique à prendre face aux émotions, face au discours. Il ne faut pas croire à la puissance complète du langage. La fragmentation fait ça : on passe toujours d'un discours, à un autre, à un autre. Il faut toujours se réajuster.

PROPOS RECUEILLIS PAR DANIEL CARRIÈRE